

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **68 (1932)**

Heft 16

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



L'ÉDUCATEUR

N^o 148 de l'Intermédiaire des Educateurs

DISCAT A PVERO MAGISTER

SOMMAIRE : LES VINGT ANS DE NOTRE INSTITUT : *Allocution de M. ANDRÉ OLTRAMARE, doyen de la Faculté des Lettres.* — ED. CLAPARÈDE : *Vingt ans après.* — *Comment nous avons célébré nos vingt ans.* — PEDRO ROSELLO : *Rapport sur une enquête.* — CHRONIQUE DE L'INSTITUT.

LES VINGT ANS DE NOTRE INSTITUT

ALLOCUTION DE M. ANDRÉ OLTRAMARE

Doyen de la Faculté des lettres.

Monsieur le représentant du Département de l'instruction publique,

Monsieur le Recteur de l'Université,

Mesdames et Messieurs,

La direction de l'Institut dont nous fêtons aujourd'hui les 20 ans a désiré que cette séance fût présidée par le doyen de la Faculté des Lettres. Par une coïncidence qui me cause une très grande joie, je puis ainsi, dans la première matinée de mon décanat, rendre publiquement hommage à une institution genevoise avec laquelle je suis heureux d'avoir collaboré depuis fort longtemps et pour laquelle j'ai toujours éprouvé des sentiments d'admiration et de gratitude.

On n'en voudra pas à un vieil ami de l'Institut d'évoquer en cette journée commémorative, quelques souvenirs personnels. Je revis en cet instant les heures que j'ai passées il y a exactement onze ans dans les pittoresques locaux de la Taconnerie ; l'Institut y passait alors la période héroïque de son existence ; ses maîtres voulaient bien collaborer avec moi à la recherche des enfants bien doués auxquels la Fondation « Pour l'Avenir » accordait ses bourses. Après les années terribles, c'était l'époque des grands espoirs de l'après-guerre : les salles étaient étroites, obscures et encombrées de livres empilés dans tous les recoins ; mais on sentait que, si les ressources matérielles étaient encore insuffisantes, c'était déjà un

foyer à la flamme ardente, autour duquel venaient se réchauffer tous ceux qui avaient au cœur un idéal et qui désiraient consacrer leurs forces au bien de l'enfant.

Quelques années plus tard, la situation avait changé ; je présidais le département, au moment où l'Etat de Genève était en grande détresse financière ; l'Institut était dans cette phase prospère qu'on pourrait nommer son « âge américain » ; il avait reçu d'une grande fondation d'Outre-Atlantique une belle dotation qui lui permettait de s'installer princièrement en la rue Charles-Bonnet ; je ne pouvais, hélas, témoigner mes sentiments de confiance et d'affection qu'en jouant le rôle de l'ami indiscret qui demande toujours plus de services et peut lui-même de moins en moins en rendre.

Enfin, nouvel avatar, au moment où l'Institut approchait de ses vingt ans et où, par son incorporation dans la Faculté des Lettres il entrait, rue des Maraîchers, dans ce que l'histoire appellera la « période officielle » de sa vie, je pouvais, comme professeur de la même Faculté, lui demander d'assurer la réussite des premiers cours pédagogiques destinés à la préparation des futurs maîtres secondaires.

Mes paroles de reconnaissance n'auront donc, vous le voyez, rien de froidement protocolaire. Une fois de plus, je parlerai, tout simplement, au nom des Genevois qui ont contracté une dette immense auprès des fondateurs de l'Institut.

Notre Université a montré dès l'origine ses sentiments de haute estime pour la méthode et les principes de ces maîtres éminents. Si intense que fût leur enthousiasme, si ardentes que fussent leurs convictions, ils n'ont en effet jamais voulu imposer une doctrine pédagogique ni fixer une orthodoxie ; agissant en vrais savants et toujours inspirés par le grand souvenir dont ils se réclament, ils ont reconnu qu'ils ne possédaient encore que fragmentairement cette connaissance de l'enfant sur laquelle il s'agit de fonder les méthodes d'enseignement ; ils appelaient seulement leurs élèves à collaborer avec eux à cette recherche continue, à cette création infinie de la psychologie pédagogique. En conservant cette attitude de doute préalable, qui seule permet l'observation objective et l'expérimentation loyale, ils ont réussi en vingt années à réaliser les progrès immenses enregistrés par la science et ils ont obligé au respect et à l'admiration beaucoup de ceux qui se montraient les plus défiants.

Sans doute, certaines hostilités durent-elles encore : on blesse des amours-propres, quand on demande à certains maîtres, dont toute l'autorité vient de la confiance qu'ils ont en eux-mêmes, de mettre en doute la valeur des traditions auxquelles ils obéissent, et qu'on les prie de renoncer à la routine qui est leur seconde nature. La meilleure preuve que l'Institut n'a pas trahi Rousseau, c'est justement l'animosité tenace que les immobilistes de toute observance continuent à éprouver contre lui.

Mais jamais l'esprit novateur qui souffle ici n'a été plus nécessaire qu'aujourd'hui. Dans notre monde bouleversé, où tout est imprévisible, sauf l'imprévu, personne ne peut plus sérieusement penser que la tâche de l'école soit l'adaptation sociale de l'enfant : on ne sait rien de la société de demain hormis qu'elle sera fort différente de celle d'aujourd'hui. La seule réalité qui ne trompera pas, c'est la vie de l'enfant qui continuera à s'agiter et à jouer, puis à penser et à créer suivant des lois qui lui sont propres.

Si grande que soit, dans la fondation que nous rappelons, la part prise par M. Claparède, véritable inventeur de la psychologie infantile, un centre rayonnant comme celui qui éclaire maintenant notre horizon scolaire, ne peut naître, telle une *nova* dans le domaine stellaire, que par la rencontre de deux mondes. Il fallait ici l'union de la science expérimentale et de la philosophie. Au nom de la Faculté des Lettres, je suis heureux de dire à M. P. Bovet avec quelle joie nous célébrons en ce jour le vingtième anniversaire de son activité à Genève ; sa collaboration avec M. Claparède a été merveilleusement féconde. S'il m'est venu à l'esprit une comparaison astronomique que la modestie de ces savants trouvera sans doute disproportionnée, c'est en pensant à la puissance de l'attraction qu'ils exercent sur tous ceux qui entrent dans leur zone d'influence. La sympathie qu'inspire M. Bovet vient de sa curiosité inlassable, de sa bienveillance pour les efforts des autres et de sa juvénile puissance de travail ; il est celui qui dirige surtout par l'amitié et par l'exemple.

Je ne peux pas songer à citer tous les collaborateurs de l'Institut, mais je ne puis m'empêcher de rappeler, entre autres, les noms de Mlle Descoedres et de MM. Piaget et Dottrens, en raison des admirables travaux qui les ont illustrés.

C'est en 1920 que la Faculté des Lettres eut pour la première fois l'occasion de montrer officiellement sa sympathie pour l'œuvre de l'Institut J.-J. Rousseau. Dès lors, orientée par mon éminent

prédécesseur, M. V. Martin, elle fut toujours unanime (et c'est pour elle un titre de gloire) à soutenir énergiquement les intérêts de cet organisme si vivant et si utile. M. Bovet était alors devenu professeur ordinaire et avait aussitôt réussi à faire aimer ce qu'il aimait lui-même. Deux ans plus tard, le certificat de pédagogie était créé, et bientôt la Faculté remettait à l'Institut tous ses livres sur l'éducation. Les liens se multipliaient, et le rattachement, décidé en 1929, ne faisait que consacrer une union déjà réalisée dans les faits ; je tiens à rappeler à ce propos que notre collègue M. P.-E. Martin proposa une ingénieuse convention qui garantissait l'autonomie absolue de l'Institut, malgré son incorporation dans l'Université. Notre Faculté ne pouvait pas montrer plus clairement le respect qu'elle avait pour l'œuvre qui s'accomplit ici.

Dès lors, dans notre vie universitaire, l'organisation pédagogique a rapidement pris une place considérable comme centre d'attraction intellectuelle ; ses élèves représentent une forte proportion de nos effectifs et malgré la crise, c'est un élément qui n'a guère subi de diminution.

Mais tout cela ne forme, vous le sentez bien, qu'une part infime de l'activité bienfaisante que nous devons rappeler aujourd'hui. D'autres que moi le feront avec plus d'autorité. Je veux seulement dire en quelques mots ce que j'ai pu observer comme administrateur de l'école, comme maître et comme père de famille. Les directives proposées par l'Institut se sont imposées à l'attention de tous : « Réalisons l'école sur mesure » ; c'est sur ce principe qu'on a créé les classes spéciales et les classes fortes de notre enseignement primaire. « Réalisons l'école active » ; il n'est plus un village de notre canton où quelque chose n'ait pas été tenté pour s'approcher de cet idéal. L'exemple de la Maison des Petits a été suivi dans les Ecoles enfantines et les observations qui ont été faites par Mmes Lafendel et Audemars serviront sans doute à la réorganisation scolaire que nous attendons depuis tant d'années, lorsqu'il s'agira de déterminer les périodes normales des différents degrés de l'enseignement élémentaire.

Sans l'Institut, notre école publique ne serait pas ce qu'elle est devenue ; on rechigne, parce qu'on est à Genève, mais on avance dans la bonne direction.

Et les 800 élèves formés dans cette maison sont retournés dans leurs diverses patries ; le plus grand nombre d'entre eux, restant fidèles à l'enseignement qu'ils ont reçu, se sont fait d'enthousiastes

propagandistes de cette même influence : leurs Sociétés d'Amis ont elles-mêmes rayonné, et ont étendu partout cette action nationale et internationale. Enfin, pour servir de lien intellectuel entre les institutions pédagogiques de tous les pays, le Bureau International d'Education, cet autre rejeton de l'Institut, a été créé pour enregistrer tous les progrès et faciliter les initiatives par l'échange de la documentation nécessaire.

Pour rendre un suffisant hommage à cette activité multiple, il faudrait citer encore toutes les revues d'éducation dont la rédaction incombe à l'Institut et tous les beaux livres des « Actualités pédagogiques » ; ils sont trop ! Nous nous contenterons de conseiller la lecture d'un ouvrage qui résume admirablement la leçon de cette riche bibliothèque : je veux parler de l'émouvant récit que M. Bovet vient de publier, « Vingt ans de vie », à l'occasion de cet anniversaire. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir dû rappeler trop discrètement bon nombre des services rendus par l'Institut.

Les Genevois qui, au vingtième siècle, n'entrent point en fureur en entendant prononcer le nom de Rousseau, profiteront de cette occasion pour dire avec nous leur gratitude à ceux qui ont fait réellement revivre parmi nous, par la pensée et par l'action, le plus grand des citoyens de Genève ; songez qu'après s'être enfui de notre ville comme adolescent, le philosophe solitaire n'a pu y demeurer en tout dans son âge mûr plus de trois mois et demi, tant ses compatriotes lui paraissaient hostiles.

Et pourtant, pendant vingt années déjà (c'est là le grand miracle que vous avez accompli), Rousseau a pu, grâce à vous, imposer son génie à sa ville natale ; il a pu dire à chacun de nos maîtres d'école : « Commencez par mieux étudier vos élèves » ; il a pu lutter contre la routine et provoquer les révolutions morales les plus nécessaires en nous mettant en face de la réalité.

Vous n'avez pas failli à votre promesse ; vous êtes restés fidèles à la devise de Rousseau.

Dans le bon combat que vous menez pour la vérité, l'Université est désormais à vos côtés.

Vous prévoyez des temps difficiles, lorsque l'aide de vos amis lointains sera peut-être interrompue. Vous pouvez avoir confiance. Ce sont désormais ceux qui vivent avec vous et qui sont fiers de vous être associés qui prennent l'engagement de faire tout ce qu'ils pourront pour vous permettre de continuer votre œuvre.

VINGT ANS APRÈS

« Votre Institut n'est pas viable ; jamais les gouvernements n'accepteront que les maîtres d'écoles soient formés dans une institution privée ! » me disait, vers la fin de 1912, mon collègue et ami Emile Yung. Yung était alors, on le sait, professeur de zoologie à notre université ; nous avions beaucoup d'affection l'un pour l'autre, et je savais bien que ces paroles décourageantes n'étaient pas pour me faire de la peine, mais simplement pour me préparer à la catastrophe qu'il croyait inévitable. Mais je savais aussi que mon ami avait des attaches très intimes avec le Département de l'instruction publique, et que celui qui le dirigeait alors n'admettrait jamais que de simples particuliers, sans mandat « officiel », vissent braconner sur les terres de ses chasses réservées. C'était donc, par sa bouche, l'opinion de l'Etat que j'entendais formuler...

Et cependant, notre Institut a vécu. Mais il ne s'est pas borné, comme Sieyès, à vivre. Il a encore fait beaucoup de choses, bien plus que ni Yung, ni moi-même n'eussions jamais pu l'imaginer. Quel adolescent, parvenant à sa majorité, pourrait compter tant d'états de service !

Voyez plutôt le beau livre où Pierre Bovet raconte ces *Vingt ans de vie*, récit délicieux, qui évoque chez nous tous tant de pittoresques souvenirs, tant de travaux, tant de physionomies, tant d'efforts, tant de luttes à soutenir, mais aussi tant d'encouragements reçus...

On se demande pourtant, non sans quelque mélancolie, pourquoi la création de l'Institut J.-J. Rousseau avait suscité tant d'oppositions. Pourquoi faut-il que tant d'énergie humaine soit employée à saboter des œuvres nouvelles, simplement parce qu'elles sont nouvelles ; et que tant d'énergie doive être aussi dépensée à vaincre ces stupides résistances. Que de gaspillage de forces et de bonnes volontés, et à quels brillants résultats ne parviendraient-elles pas si elles s'associaient au lieu de se combattre !

Lorsque la science physique a progressé, n'a-t-on pas cherché à faire bénéficier de ces progrès tramways et téléphones... Pourquoi donc les progrès de la science psychologique n'entraîneraient-ils pas aussi une amélioration des techniques qui doivent s'en inspirer ? Voilà la pensée très simple qui avait engendré celle de créer un Institut des sciences de l'éducation. Mais il paraît que cette idée

était — et semble encore à beaucoup — ultra-révolutionnaire !

Aujourd'hui, nous pouvons voir, après ces vingt années d'expériences, que notre effort n'a pas été inutile. De nombreux témoignages recueillis le long du chemin, et spécialement à l'occasion de ce vingtième anniversaire, nous assurent qu'il a porté des fruits. L'honneur n'en revient pas tant à celui qui a eu l'idée d'un tel Institut, car cette idée était dans l'air, elle s'imposait naturellement à l'esprit comme s'est imposée à l'esprit la création d'instituts techniques pour exploiter les résultats acquis de la science de l'électricité, ou pour développer cette science elle-même en vue de ses applications pratiques. L'honneur en revient surtout à ceux qui en ont permis la réalisation, grâce à leur persévérance, à leur désintéressement, à leur foi (car, en 1912 nous ne voyions pas encore très bien à quoi nous nous engageons, et nous nous demandions parfois aussi, *in petto*, si notre Institut était viable).

Et je voudrais ici dire — trop brièvement, mais ce n'est pas le lieu des longs développements qu'il faudrait — ma reconnaissance à tous mes collaborateurs, à Pierre Bovet, tout d'abord, qui n'a, dans son livre de souvenirs, et comme on pouvait l'attendre de sa modestie, guère laissé soupçonner tout ce qu'il a fait, tout ce que l'Institut lui doit. C'est sur ses épaules que, vingt ans durant, toute la charge morale et (hélas !) matérielle aussi de notre maison a pesé. On ne peut pas imaginer l'Institut sans Bovet. Qu'eût-il été ? Il fallait, pour dominer et pour unir tous les courants divers qui se sont rencontrés chez nous, son esprit large, sans préjugés, comprenant tout, ouvert aussi bien aux disciplines morales et philosophiques qu'aux investigations expérimentales ou statistiques. Tour à tour, et toujours avec maîtrise, il étudia le sentiment religieux de l'enfant, et donna des consultations psychotechniques, il mania habilement la psychanalyse, et attaqua d'une façon féconde le problème du bilinguisme, il analysa l'instinct combatif et posa les bases de l'éducation pacifiste (choses d'ailleurs non contradictoires, ainsi qu'il le montra) ; il s'occupa des Eclaireurs ; il fit connaître le premier dans les pays de langue française le livre de Mme Montessori. Il fut le soutien constant de notre Maison des Petits, dont il eut l'idée — et il resta constamment fidèle à notre idéal, qui était de tout examiner sans parti pris, d'examiner toutes choses pour retenir ce qui est bon — ou ce qui paraît bon jusqu'à plus

ample information — car, pour la pensée loyale, il n'y a pas de chose jugée, en dehors des théorèmes de la mathématique.

Mais, mon cher Bovet, si je continuais à vider mon cœur, à dérouler le film interminable de tes qualités et de tes savoirs (y compris l'esperanto), je mettrais fort à mal ton numéro de l'*Intermédiaire*, et, ce qui serait plus grave, tu te fâcherais contre moi — ce serait la première fois. Donc, un simple mot pour tout résumer : Merci !

Et je dois, malheureusement aussi, me borner à un simple merci à tous nos autres collaborateurs, ceux de la première heure : Mmes Descœudres, Artus, Audemars et Lafendel, Hélène Antipoff ; MM. Godin, Ferrière et ceux venus plus tard, comme Piaget et Dottrens.

Une note réjouissante : comme l'Institut lui-même, ils ont tous été « viables » au cours de ces vingt années ; la lutte n'en a tué aucun.

D'ailleurs, la lutte continue...

ED. CLAPARÈDE.

COMMENT NOUS AVONS CÉLÉBRÉ NOS VINGT ANS

Les journées dans lesquelles l'Institut a fêté ses vingt ans laissent à tous ceux qui y ont pris part un souvenir lumineux. Par leurs messages variés : adresses, télégrammes, lettres, cadeaux divers, les absents ont eux aussi puissamment contribué au succès de cette célébration. Nous leur en devons le récit et ce nous sera un plaisir, à nous qui les avons vécues, de repasser en pensée ces heures d'amitié.

Et d'abord, constatons-le, les monuments tangibles qui devaient voir le jour à l'occasion de nos vingt ans ont été prêts à point nommé : un beau volume de la « Collection d'actualités pédagogiques », *Vingt ans de vie*, où M. Bovet passe en revue ce que l'Institut a fait jusqu'ici, avait pu être envoyé le jeudi à tous les collaborateurs de notre maison ; un opuscule en allemand très heureusement illustré, dû aux soins de M. Meili et groupant des contributions de la plupart des maîtres de l'Institut, s'intitule : *Psychologie im Dienste des Kindes (Zum 20jährigem Bestehen des Institutes J. J. Rousseau)* ; une charmante plaquette de bronze, modelée par MM. Huguenin, les excellents graveurs du Locle, reproduit la fameuse vignette de l'Institut : tous les amis professeurs et élèves de l'Institut vont en décorer leur boutonnière ou s'en parer comme d'une broche. (Avis aux amateurs : livres et insigne sont désormais en vente au secrétariat de l'Institut.)

Vendredi soir. Toute la journée le temps a été orageux et menaçant. Mais il ne pleut pas quand, suivant les termes du programme, on s'assemble *sous les ombrages de Champel*. Chacun a bien compris qu'il s'agit du numéro 11 et de sa magnifique allée, où tant de générations d'élèves, en des circonstances diverses, se sont rassemblées déjà pour de familières réceptions. Qui verra-t-on arriver ? Le ciel est couvert, la nuit tombe, on n'a pas osé, vu la menace de

pluie, allumer les lanternes vénitiennes qui, d'autres fois, ont donné à cette allée des airs féériques. C'est dans la demi-obscurité que les mains se serrent et qu'on retrouve, avec des explosions de joie, les traits et les noms de camarades que l'on n'a pas vus depuis bien, bien longtemps. Le bruit court que Vila, un élève de 1912, sera là, que Mlle Francklyn a traversé la Manche pour la circonstance. C'est bien vrai, les voilà. Et Mlle Giroud aussi, et combien d'autres avec eux ! M. Claparède fait l'appel des « volées ». Une farandole s'organise, qui nous conduit à la Maison des Petits de jadis. Un picoulet, puis l'accueillante maison s'ouvre, où Mme Claparède continue la tradition d'hospitalité qu'elle a créée il y a vingt ans pour tous ceux qui tiennent de près ou de loin à l'Institut.

Le lendemain, 16 juillet, 10 heures : *Séance commémorative, en présence des autorités académiques*, dit le programme. Les gens qui redoutent l'officialité (il y en a, même parmi nos amis) se demandent si cela ne va pas être guindé. La Ville de Genève a décoré notre porte et nos locaux de plantes vertes. Une exposition a été disposée sur les murs de la grande salle où nous allons siéger : documents et photographies montrent le travail d'anciens élèves en Norvège, en Espagne, à Glaris, à Genève même, à l'École du Mail ; livres publiés par l'Institut ou par ses élèves, traductions et ouvrages originaux en allemand, en anglais, en espagnol, en portugais, en polonais, en roumain, en turc, en arménien, en slovaque, en grec, en esperanto. Sur la tribune, une petite table supportant un bel agrandissement en bronze de l'insigne décrit plus haut, don de la maison Huguenin. Et dans ce cadre, le brouhaha joyeux de quelque cent élèves et anciens élèves qui retrouvent leurs professeurs et leurs amis. Autour du recteur et du doyen que l'on entendra tout à l'heure, l'Université est brillamment représentée, notamment la Faculté des Lettres : MM. V. Martin, Rolin Wawre, Ch. Bally, G. Bohnenblust, Ch. Werner, H. Reverdin, Guglielmo Ferrero, Ch. Borgeaud, P.-E. Martin, G. Berguer, Pierre Besse.

C'est M. André Oltramare, doyen de la Faculté des Lettres, qui préside. Il ouvre la séance par la très chaleureuse allocution que l'on a lue plus haut, et donne la parole à M. Claparède, qui nous dira ce que l'Institut a voulu faire. Avec la bonhomie, la finesse, la modestie qu'on lui connaît, M. Claparède s'applique à analyser en vrai psychologue les mobiles conscients et subconscients qui l'ont amené à fonder l'Institut : ses expériences de collégien frappé du gaspillage de temps et de forces que représente le régime scolaire traditionnel, la confirmation de ces sentiments qu'il trouve chez des auteurs comme Th. Flournoy et Alfred Binet, son désir de venir en aide à des maîtres qui voudraient faire mieux mais qui sont brimés par le système, son goût de la lutte stimulé par les résistances rencontrées, son civisme qui le pousse à créer quelque chose qui puisse ajouter au renom scientifique de sa ville. De tout cela ceci est sorti, grâce à des collaborations dont la journée que nous vivons nous permet de comprendre tout le prix.

Ce fut un moment émouvant que celui où, après ces paroles toutes de simplicité, la salle entière, jeunes et vieux, se leva d'un mouvement spontané pour acclamer le fondateur de l'Institut J.-J. Rousseau et lui dire la reconnaissance que son acte de 1912 lui vaut de la part de centaines d'éducateurs, au près et au loin.

Le même geste se renouvela un peu plus tard pour M. Bovet. Celui-ci avait

choisi de dire ce que l'Institut J.-J. Rousseau n'a pas fait. Il y a des démentis à faire entendre : on n'a pas donné ici de leçon sur le sentiment filial chez les poissons, on n'a pas délivré de doctorats qui fissent concurrence à ceux de l'Université, comme on l'a prétendu au Grand Conseil de Genève. L'Institut n'a pas non plus été une branche gourmande au budget de l'Etat : s'il a reçu en vingt ans de l'Etat et de la Ville environ 150 000 francs de subventions, il a valu à Genève, rien qu'en subventions américaines, plus du double de cette somme ; et c'est à plus de deux millions de francs que se montent les sommes amenées du dehors à Genève par les élèves et les professeurs que l'Institut a attirés. Deux démentis encore, qui tiennent particulièrement à cœur à M. Bovet : l'Institut n'a jamais dénigré l'école publique, il n'a jamais manqué de respect à l'enfant, il ne l'a jamais, suivant le trop vieux cliché, traité comme un cobaye. Pour dire « ce que l'Institut n'a pas fait », il faut aussi passer en revue ses échecs. Ils sont nombreux ; chaque page presque des *Vingt ans* permet d'en constater. Mais ces échecs stimulent nos ambitions. Nous avons vécu vingt ans. Nous n'en vivrons vingt-cinq que si tous ceux qui nous ont aidés jusqu'ici : l'Etat, l'Université, les sociétés d'instituteurs, les élèves et anciens amis à Genève, en Suisse, à l'étranger, veulent que notre Institut vive. Quoi qu'il en soit, ce que l'Institut espère bien ne faire jamais, c'est acte d'ingratitude envers ceux que la belle assemblée d'aujourd'hui représente.

M. Dottrens, président du Conseil de l'Institut, veut dire, en ancien élève, sans fausse modestie, ce que l'Institut a fait, car — quoique il n'ait ni organisé sa réclame, ni battu monnaie avec son savoir — il a fait beaucoup de choses. Une des meilleures est d'avoir vacciné ses étudiants contre la routine.

Au nom du Conseil de l'Institut, M. Dottrens remet à MM. Claparède et Bovet deux reproductions en argent, avec dédicaces, de la jolie plaquette de fête.

Ceux de la maison ont dit comment ils considéraient leur travail. La parole est à ceux qui les ont vus à l'œuvre. Au recteur de l'Université de Genève d'abord, M. le D^r Maurice Roch. En termes charmants, le recteur apporte à l'Institut les félicitations et les vœux de l'*Alma mater*. Cette mère a plusieurs fils : les uns sont de beaux enfants, bien sages, qui ressemblent à leurs parents et suivent docilement les traditions paternelles ; il en est d'autres qui font preuve d'une indépendance parfois déconcertante, tels ces fils qui vous annoncent un beau jour qu'ils vont passer leurs vacances en Allemagne ou continuer leurs études aux Etats-Unis... L'Université aime tous ses enfants. Qui sait si elle n'a pas une tendresse spéciale pour les plus turbulents ? L'Institut fête aujourd'hui sa majorité. Quand après l'âge mûr la sénilité le menacera, puisse-t-il trouver encore des hommes comme ceux qui ont présidé à sa naissance pour lui infuser une jeunesse nouvelle.

M. Jean Piaget donne lecture de messages envoyés à l'Institut par diverses hautes Ecoles de la Suisse et de l'étranger, dont nous sommes fiers de donner la liste.

Ministère de l'Instruction publique, Espagne (M. Domingo Barnès, sous-secrétaire d'Etat).

Université de Bâle (M. H. Ritschl, Doyen).

Université de Lausanne (M. Reymond, recteur).

Faculté des Lettres de Paris (M. Delacroix, doyen).

Institut des Sciences de l'Éducation de l'Université de Iéna (D^r P. Pertsersen).

Institut psychologique de l'Université de Hambourg (Dir. W. Stern).

Université de Londres (Sir Percy Nunn, professeur d'Éducation).

Institut psycho-pédagogique de l'Université de Varsovie (Prof. Baley).

Faculté des Sciences pédagogiques de l'Université libre de Pologne (M^{me} Radlinska, doyenne).

Pestalozzianum, Zurich (M. le prof. Stettbacher).

Heilpädagogisches Seminar, Zurich (M. le Prof. Hanselmann).

Institut de psychologie bibliologique, Lausanne (M. N. Roubakine).

Ecole de perfectionnement de Bello Horizonte (M^{me} Antipoff).

Il lui incombe aussi de remercier les autorités académiques. Il le fait en soulignant tout ce que l'Institut doit à l'Université de Genève, qui a bien voulu lui accorder son patronage et l'attacher à elle, tout en lui laissant son entière autonomie. Le résultat de ce rattachement a été de stimuler l'Institut à ces recherches théoriques entièrement désintéressées qui sont la gloire des universités, dont on est tenté de dire d'abord qu'elles ne servent à rien, et dont pourtant (l'exemple des mathématiques et de la physiologie suffirait à le montrer) sortent les applications les plus fécondes.

La séance se clôt par un discours de M. Atzenwiler, directeur de l'Enseignement primaire, remplaçant M. le conseiller d'Etat Paul Lachenal, empêché. Avec une franche crânerie, M. Atzenwiler fait au nom du Département de l'Instruction publique une sorte de peccavi : les pouvoirs publics n'ont pas aidé les débuts de l'Institut J.-J. Rousseau, et quand il s'est agi, il y a douze ans, de prendre une initiative qui assurât son existence, ce n'est pas du Département de l'Instruction publique que celle-ci est partie, mais des sociétés d'instituteurs. Depuis lors, les choses ont changé : les différents chefs du Département, quelle que fût leur couleur politique, ont apprécié à sa juste valeur l'œuvre qui se fait dans cette maison et son rayonnement sur l'école genevoise dont Mlle Descœudres, Mlle Lafendel, Mlle Audemars, M. Dottrens sont les meilleurs inspirateurs. Le Département de l'Instruction publique sait aujourd'hui ce que représente pour lui l'Institut des Sciences de l'Éducation, pour la longue vie et la prospérité duquel il forme de tout cœur des vœux très chauds.

Une photographie étage un instant dans le préau cent vingt personnes. Puis on se transporte au Restaurant de l'Arquebuse pour le déjeuner, car l'incertitude du temps et l'afflux des convives n'ont pas permis d'en rester au projet primitif, qui prévoyait un repas à la Perle du Lac. Discours fort aimables de M. Paul Lachenal, chef de l'Instruction publique genevoise, et de M. Meyer de Stadelhofen, député. La Société pédagogique romande avait eu la gentille pensée de nous déléguer M. Albert Rochat, rédacteur de l'*Educateur*. En termes très chauds, avec une note toute personnelle de cordialité, M. Rochat nous dit les vœux qu'il forme pour l'Institut ; il ne doute pas que le corps enseignant de la Suisse romande dans son ensemble ne reconnaisse bientôt tout ce qu'il lui doit. On entend encore M. Bariffi, fidèle ancien élève. Mais le temps passe.

Une visite de la belle exposition installée à la Maison des Petits est écourtée

par la *Séance des anciens élèves*. Ce fut, de 16 h. à 18 ½ h., une série souriante et émouvante de brèves communications. Chacun dit ce qu'il a fait depuis qu'il a quitté l'Institut ; c'est très varié : orienteurs, mères de famille, femmes de pasteurs, directeurs d'écoles, etc., etc. Vingt-sept tranches de vie passèrent sous nos yeux. Feuilletant son registre, M. Bovet donne la parole par ordre d'ancienneté. De la première année, quatre sont là : Mmes Bonnefoy-Fouilloux et Spetter-Kossmann, MM. Gaston Clerc et Pau Vila. Mlle Baer apporte un beau cadeau de la part des « anciennes » de la Suisse allemande. M. Rossello rend compte de l'enquête organisée auprès des anciens. On lira plus loin son rapport. Mlle Descoedres conclut par quelques paroles qui nous rappellent la gravité des temps.

20 h. 30. Soirée de l'*Amicale*, très soigneusement préparée par les élèves d'aujourd'hui, avec des concours précieux. Une revue « symbolique », comme l'explique le prologue, nous transporte à l'origine de l'Institut, nous fait assister à la naissance de la Nouvelle pédagogie, due aux efforts savants des diverses sciences de l'éducation, contraste en deux tableaux très réussis « Hier » et « Aujourd'hui », pour nous ouvrir enfin des perspectives lointaines sur ce que sera devenu l'Institut dans un avenir où l'on ne connaîtra plus de guerres (« On s'y fait »).

A la tasse de thé traditionnelle succédèrent, comme bien l'on pense, les chansons. Chants de l'Institut aux diverses époques, refrains de vieilles Escalades : Bariffi au piano, Maso comme soliste et maître de chapelle...

Le dimanche 17, excursion au Salève ; montée par le Pas de l'Echelle ou par le Sentier d'Orjobet. Nous sommes près de quarante ; pique-nique sur l'herbe, agrémenté par la lecture du joli récit de l'excursion de 1913 au Col d'Anterne, qui évoque bien des souvenirs. Messages aux absents. Retour par petits groupes. Clair de lune. Au revoir et merci à tous.

Ces belles journées ont eu à Nice, le 5 août, un épilogue charmant. Le Congrès de l'Education Nouvelle avait réuni bon nombre d'anciens qui n'avaient pas pu venir à Genève ; comment n'en pas profiter ? Et surtout Nice est le lieu de résidence du D^r Godin, cet ami de la première heure dont la collaboration savante et généreuse nous a été si précieuse.

C'est à l'Hôtel des Etrangers où logent M. et M^{me} Claparède et dont le D^r Godin aussi est un client et un ami de vieille date que les professeurs et les élèves de l'Institut sont invités à passer la soirée. Dans un vieux salon décoré de fleurs nous sommes bien une quarantaine : des élèves de nos cours de vacances ont tenu à se joindre à nous.

M. Bovet explique d'abord cette réunion et salue M. et M^{me} Godin puis tous ceux que nous n'avons pas vus à Genève et qui sont des nôtres cette fois : M^{me} Artus, dont les succès brésiliens soulignent la fierté que nous avons à la posséder à l'Institut depuis vingt ans ; M^{me} Radlinska, doyenne de la Faculté de pédagogie de l'Université libre de Varsovie, et des anciens venus et de l'orient et du septentrion : trois d'entre eux sont la « volée » de 1913 : M^{mes} Kenin et Oderfeld et M. Rahmi.

M. Claparède rappelle l'arrivée à Genève du D^r Godin, auteur des fameuses recherches sur la croissance, ses généreuses offres de service, ses cours de mensuration.

M. Godin lui-même évoque la Taconnerie et laisse parler son cœur.

Plusieurs « anciens » ensuite : Madame Ruman-Kenin, de Riga, la grande patriote lettonne ; M. Rahmi, du Lycée de Smyrne, l'inspirateur de tant d'instituteurs primaires en Turquie ; M. Osman, d'Ankara ; M^{lle} Nielsen, d'Oslo, qui parle le langage des fleurs.

Mme Radlinska, une des héroïnes de la Pologne ressuscitée, nous narre un souvenir de ses prisons.

Et à Nice aussi tout finit par des chansons, avec beaucoup de joie et de gratitude au cœur de tous.

RAPPORT SUR UNE ENQUÊTE

lu, le 16 juillet 1932 à la séance des Anciens élèves de l'Institut.

Je ne vous dirai pas le nom du membre de la Commission d'organisation du XX^e anniversaire, (car je ne veux pas le livrer à votre juste colère) qui a eu le premier l'idée de faire figurer au programme des fêtes une enquête. Ce que je peux vous dire, par contre, c'est que la Commission a fini par se rallier complètement à son idée : elle a trouvé juste que, vous qui avez tant de fois tourmenté les autres avec vos enquêtes, vous en subissiez une à votre tour. N'était-ce pas en même temps une façon de vous démontrer que le caractère de l'Institut n'a pas changé, qu'on continue à y associer l'utile à l'agréable, comme du temps où M. Claparède agrémentait par des expériences au dynamomètre les plus belles courses de l'Institut. J'espère donc que vous n'en tiendrez pas rigueur à la Commission, d'autant plus qu'elle s'est bien gardée de tomber dans une erreur que vous aurez peut-être commise vous-même (je connais des questionnaires qui ont jusqu'à 100 questions) et qu'elle a borné sa curiosité à vous interroger uniquement sur 6 points. Permettez-moi de vous les rappeler :

1. *Quels sont les côtés de la vie et de l'enseignement de l'Institut que vous avez le mieux appréciés ?*

2. *Quelles sont les connaissances rapportées de l'Institut et que vous avez le mieux pu utiliser dans votre vie personnelle et dans votre profession ?*

3. *Qu'est-ce qui dans votre profession (dites laquelle) vous manque et que vous regrettez n'avoir pas pu trouver à l'Institut ?*

4. *Votre opinion générale sur l'Institut ?*

5. *Indiquez s. v. p. vos titres scolaires, universitaires, votre activité sociale, pédagogique, scientifique, etc.*

6. *Indiquez vos publications (recherches) personnelles ou en collaboration, articles, livres, etc.*

Vous aurez hâte sans doute de connaître le nom de vos dévoués camarades... Ils sont au nombre de 42. Ce résultat aurait pu être plus brillant, mais il est suffisant pour nous permettre de connaître, à grands traits certes, l'opinion des élèves de l'Institut. Le temps dont nous disposons ne nous permet pas de nous occuper des deux dernières questions. Sachez toutefois qu'à côté du diplôme et des titres de l'Institut, beaucoup d'anciens ont conquis d'autres grades universitaires : d'une façon générale, nous avons l'impression que leur activité pédagogique sociale et scientifique se détache d'une façon très nette dans le milieu où elle est exercée.

Nous ne pouvons pas vous donner non plus un aperçu des publications, articles, livres, etc., des Anciens dont l'enquête nous a permis de prendre con-

naissance. Sachez seulement que la fécondité des élèves a été très différente et qu'à côté des hommes et des femmes d'action qui ont répondu fièrement par un zéro à la question N° 6, nous trouvons des élèves du type « écrivain » qui nous envoient une liste comprenant plus de 40 publications.

Nos correspondants ont eu un peu de peine à bien séparer la question 1 de la question 2. Nous limiterons donc la question 1 aux aspects de la vie de l'Institut qui ont le plus frappé les élèves.

D'après l'enquête, c'est bien la *cordialité des professeurs*, la *collaboration entre eux et les élèves* qui constituent la caractéristique la plus frappante de la vie de l'Institut. Dans 18 réponses nous trouvons en termes différents une allusion à cet esprit de famille de l'Institut. Et ce résultat numérique est encore confirmé par un témoignage de la valeur duquel vous jugerez vous-mêmes :

« Etant moi-même une personne peu sociable, écrit un des Anciens, je n'ai rien à dire sur le côté vie de l'Institut, sauf qu'il est agréable de pouvoir accéder facilement aux directeurs et aux professeurs ».

Après l'esprit de camaraderie entre professeurs et élèves, c'est la *liberté dans le travail* (rappelons-nous l'Hymne de l'Institut « Car on y respire la liberté ! ») qui a été le plus appréciée. Neuf correspondants y font une allusion expresse et admirative.

L'*esprit de recherche scientifique et personnelle* qui domine tout le travail de l'Institut a obtenu du reste un nombre de suffrages pareil à celui de la liberté.

Autres caractéristiques de la vie de l'Institut, le *côté pratique et expérimental* de l'enseignement, l'*équilibre* existant entre les cours théoriques et le travail pratique. Le *milieu cosmopolite* intéressant, le *respect de la personnalité*, le *sens critique développé*. Tout cela a aidé beaucoup d'élèves à se comprendre eux-mêmes, à reprendre confiance, à se rendre compte de leurs possibilités.

N'allez pas croire à l'ingratitude des Anciens envers ce qui a constitué de tout temps le plus heureux complément de la vie scientifique de l'Institut. Après avoir constaté que le travail et les amusements forment un tout harmonieux, quelques élèves rappellent le rôle éducateur des courses et la part qui revient à notre chère Amicale dans l'attrait inoubliable qu'exerce le souvenir des années passées à l'Institut sur chacun de nous.

Et passons maintenant à la question 2. — La direction des études n'étant pas la même pour tous les élèves, il était à prévoir une grande dispersion dans l'appréciation de l'utilité des connaissances rapportées de l'Institut.

Toutefois, nous rencontrons en tête la psychologie expérimentale et la psychologie de l'enfant. Viennent ensuite le stage pratique à la Maison des petits, la Psychotechnique et Orientation professionnelle et la pédagogie expérimentale.

Des mentions sont faites aussi de l'enseignement des anormaux, des cours de dessin, de psychanalyse, de la consultation médico-pédagogique et des notes bibliographiques.

Je n'ai pas besoin de vous le dire, car vous le supposez tous, qu'en dépouillant cette question j'ai relevé un grand nombre de fois, accompagnés de termes les plus flatteurs, les noms de MM. Claparède, Bovet, Piaget et de Mlles Audemars et Lafendel.

Comme la Commission du XX^e anniversaire, la direction de l'Institut sera j'en suis certain, spécialement reconnaissante aux élèves qui, en toute franchise, ont bien voulu signaler les lacunes qu'ils ont trouvées à l'Institut.

La question 3 avait une importance capitale, car, comme le veut la vignette de l'Institut, ce n'est pas seulement à l'école primaire que l'élève peut tracer le chemin ou donner d'utiles instructions aux maîtres.

Mais, avant d'entrer dans le détail des remarques, il faut relever un fait tout au moins curieux. Je ne me rappelle pas si, parmi les directions d'études prévues au programme de l'Institut par ses fondateurs, figurait la branche « Préparation des mamans ». Mais si nous devons en croire le résultat de l'enquête, ce serait bien dans cette branche que l'Institut aurait le mieux réussi. En effet, nous voyons deux élèves, qui s'enorgueillissent de la profession de maman, répondre, la première par trois points d'interrogation (comme si elle s'étonnait qu'on ose lui demander ce qu'elle n'a pas pu trouver à l'Institut), et l'autre nous dit, non sans fierté aussi : « Il ne me manque rien jusqu'à présent ». Indications précieuses qui renforcent le point de vue des partisans de la création à l'Institut, d'une mention : « Préparation familiale ».

Revenons aux remarques et voyons d'abord celles qui présentent un caractère particulier. Une élève regrette de n'avoir pas pu faire un stage pratique dans un bureau d'orientation professionnelle qui s'occupe de placement. Un autre voudrait que l'on fasse une plus grande place à l'enseignement de la psychotechnique. Un autre aurait regretté de n'avoir pas trouvé à l'Institut des connaissances plus étendues sur l'histoire de la pédagogie. Remarques identiques pour la psychopathologie et la protection de l'enfance. Un autre correspondant fait observer combien il aurait été utile de donner des leçons aux enfants des écoles primaires sous la direction des professeurs de l'Institut. Voici ce que quelqu'un écrit à ce sujet : « Il serait heureux, me semble-t-il, que la didactique occupât une place précise dans le programme de l'Institut. J'entends par didactique la communication intuitive par l'exemple, de l'expérience acquise des maîtres capables, enseignant dans des classes secondaires sélectionnées fortes ou « terribles », où les difficultés sont d'un autre ordre que celles qu'on rencontre dans les classes de petits ou dans les classes spéciales de lecture. »

(A suivre.)

Pedro ROSSELLO.

CHRONIQUE DE L'INSTITUT

Pour finir notre quarantième semestre, six semaines très remplies. Des travaux de diplôme auxquels on met la dernière main. Mlle ELIACHEFF nous donna, le 2 juillet, la substance du sien sur les *Consignes et le sentiment du devoir dans le langage de l'enfant*. Parmi les travaux de fin de stage présentés au Département de l'instruction publique, plusieurs ont été dirigés par M. Piaget et portent sur le langage de l'enfant ; un, de Mlle ALPHONSE, traite de la manière de constater *les intérêts des écoliers*.

L'orientation professionnelle ne chôme pas : rapport pour la Fondation *Pour l'Avenir*, examens pour l'Ecole Internationale ; intéressante causerie de M. JAQUILLARD sur le *Service des Apprentissages*. Très bonnes nouvelles de M. WALTHER qui fait à Bogota un cours de psychologie appliquée, auquel prennent part des instituteurs de toutes les parties de la Colombie.

Les renseignements rapportés de Paris par Mme LOOSLI-USTERI sur *L'expertise psychologique* dans le Tribunal pour enfants lui ont fourni la matière de plusieurs articles qui venaient au bon moment et dont nous attendons un

effet. Notre Centre d'Action s'est intéressé activement à la *Collecte du Premier août*.

Le *cours d'espéranto pour enfants* donné chez nous par Mme ITH en rapport avec nos recherches sur l'enseignement de cette langue, s'est terminé le 29 juin par une soirée offerte aux parents, qui fut parfaitement réussie.

Le 9 juin, sous la conduite de M. Dottrens, excursion en autocar à travers le département de l'Ain, pour visiter les pépinières de la Fédération des *Coopératives forestières* et scolaires : Châtillon de Michailles, Montréal, Groissiat, Isernort. Un pays charmant et un accueil des plus cordiaux de la part de MM. Charnal, Vérolle et leurs collègues.

A quelques jours de là, visite et réception à l'Ecole Nouvelle de *La Châtaigneraie* sur Coppet, dont M. Schwartz fait les honneurs avec la plus grande amabilité.

Le 14, c'est nous qui avons le plaisir de recevoir l'Ecole normale d'institutrices de Grenoble ; puis l'Ecole internationale scandinave.

Le 17, séance de clôture de l'Ecole des Unions chrétiennes. Nous pouvons y remettre plusieurs attestations à des élèves qui ont tenu à passer à l'Institut l'examen préparatoire au diplôme.

Pour nos autres élèves, les examens se placèrent entre le 5 et le 14 juillet. Pas d'échec cette fois, heureusement ; mais l'*enquête sur les examens* dont nous avons été chargés par la Fondation Carnegie apparaît aussi nécessaire que jamais. Nous avons passé le 16 juin à Zurich à en conférer au Pestalozzianum avec MM. Stettbacher et Kübler qui s'y intéressent très activement.

Le Congrès pédagogique de Montreux, 30 juin-2 juillet, où nous avons été aimablement conviés, fut un grand succès.

Suivant la bonne tradition de la maison, le semestre a fini par un *Camp à Trélechant* sur Argentière. Le temps, sans doute, aurait pu être plus clair, et les campeurs plus nombreux, mais l'entrain et la cordialité furent parfaits. Merci au président de l'Amicale, M. Pleines, qui, sans pouvoir y venir lui-même, l'avait organisé avec amour ; comme il a fait aussi pour les jolies soirées de cette fin de semestre, le 14 juin et le 1er juillet.

Des *20 Ans* et de leur succès, ce numéro est plein. Merci à tous.

Dès le lendemain 18 juillet, *Cours de vacances*, dont beaucoup d'élèves et d'anciens élèves nous font le plaisir de grossir les rangs. Grâce à eux nous sommes plus de 40, et ça marche bien.

Une forte proportion des assistants se retrouvera à *Nice* (Congrès de l'Education Nouvelle, 29 juillet-12 août). M. Ch. Junod et M. Meyhoffer y présenteront à la section du bilinguisme, le résultat de recherches expérimentales sur *la facilité de langage* chez les écoliers qui ont été faites à l'Ecole du Mail pendant ce semestre.

Cette année, c'est M. Claparède qui nous représente aux cours de la *Fondation Lucerna* consacrés à la psychologie du beau et de l'art.

POUR RETRAITÉS (ÉES)

ayant leurs meubles, chambres et pension soignée, dans appartement avec confort, abords ville, vie famille, soins, régimes à volonté. Prix modérés. Références. — Ecrire sous chiffre P. 8869 L., à Publicitas, Lausanne.

N'oubliez pas que LA

TEINTURERIE LYONNAISE
LAUSANNE (CHAMBLANDES)

nettoie et teint, aux meilleures conditions, tous les vêtements défraîchis.

Institut Jaques - Dalcroze

Rythmique

Solfège

Improvisation

Cours pour **professionnels** et **amateurs**

Cours populaires - Jardin d'enfants (4 à 6 ans)

Ouverture des cours : jeudi 15 septembre

Pour tous renseignements et inscriptions, s'adresser au Secrétariat, 44, Terrassière, à partir du 1^{er} septembre de 10 h. à 12 h. et de 3 h. à 5 h.

POUR TOUT

ce qui concerne la publi-
 cité dans l'Éducateur et le
 Bulletin Corporatif, s'a-
 dresser à la Soc. anon.

PUBLICITAS

RUE RICHARD 13

LAUSANNE

COURSES D'ÉCOLES ET DE SOCIÉTÉS

Esplanade du Signal, Lausanne

Visiteurs de la capitale vaudoise, n'oubliez pas d'aller au Signal y admirer le superbe panorama qui s'étend des Alpes au Jura et jouir d'une belle promenade dans la forêt de Sauvabelin. Le funiculaire **LAUSANNE-SIGNAL** vous y conduira rapidement. Tarif très réduit pour écoles. Renseignements sur demande.

Restaurant du Lac à patiner

dans jolie situation au bord du lac, à proximité du parc aux biches. — Restauration, thé, café, chocolat, vins de premier choix. Arrangement pour collations de sociétés, écoles et pensionnats. Tél. 24.927. **H. Bovey.**

Fribourg: La ville la plus pittoresque de la Suisse.

Grand Café Restaurant des Charmettes

Prix spéciaux pour sociétés et écoles. Grandes salles et jardins. Cuisine soignée. Tél. N° 60.

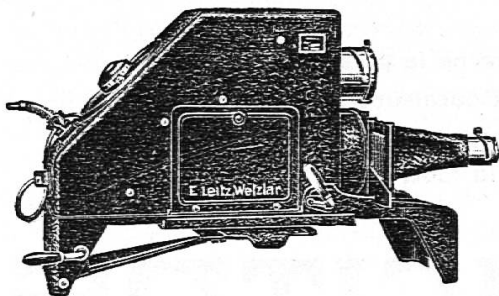
Le nouveau tenancier.

LUGANO

HOTEL - RESTAURANT TICINO

Au pied du funiculaire de la gare. — Prix spéciaux pour écoles. Dîner ou souper de Fr. 1.20 jusqu'à Fr. 2.25. Logis Fr. 1.— par élève (2 par lit). Déjeuner complet Fr. 1.— Téléphone 3.89
R. Cantoni - De Marta, ex institutrice.

Leitz



Epidiascopes

Appareils de projections
d'un emploi universel

Diascopie = Episcopie
Microscopie

Dans toutes les branches de l'enseignement ces epidiascopes sont d'une utilité partout reconnue. Ils facilitent la tâche de l'instituteur et développent l'attention des élèves en rendant les cours plus vivants

Prix très modérés

Emploi très simple

Images très lumineuses

Adaptation directe à toute
= = prise de courant = =

Demandez catalogues:

**Ernst Leitz, Optische Werke
Wetzlar**

Représentants en Suisse

BALE: H. Strübin & Co., Gerbergasse 25

BERNE: E. F. Büchi Söhne, Spitalgasse 18

GENÈVE: Marcel Wiegandé, 10, Gd Quai

LAUSANNE: Margot & Jeannet, 2, Pré-du-Marché

ZURICH: W. Koch, Obere Bahnhofstr. 11



L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

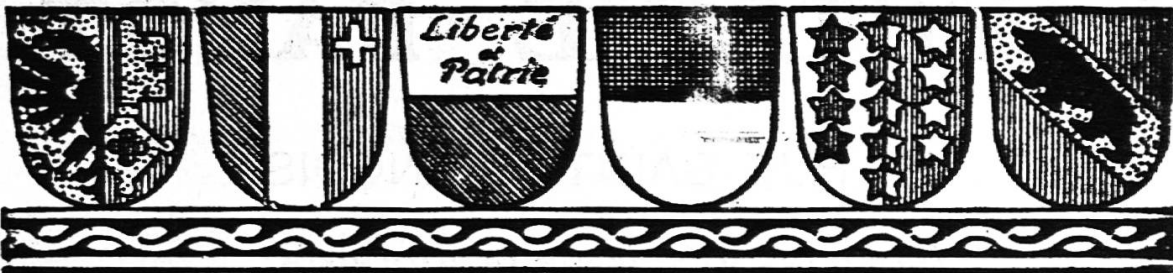
RÉDACTEURS :

PIERRE BOVET ALBERT ROCHAT
Florissant, 47, Genève Cully

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne H.-L. GÉDET, Neuchâtel.
J. MERTENAT, Delémont H. BAUMARD, Genthod.

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10, Etranger, fr. 15.
Gérance de l'Éducateur : LIBRAIRIE PAYOT et Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute
demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne - Genève - Neuchâtel - Vevey - Montreux - Berne - Bâle

TOUT POUR L'ÉCOLE

LIVRES ET MATÉRIEL SCOLAIRE

La LIBRAIRIE PAYOT rappelle au personnel enseignant qu'elle peut lui livrer les ouvrages et le matériel scolaire dont il a besoin avec la remise d'usage de 5 % accordée au personnel enseignant, aux établissements scolaires, pensionnats et instituts.

PAPETERIE PAYOT

15, RUE SAINT-FRANÇOIS

(sous les locaux de la Librairie)

TOUS ARTICLES DE PAPETERIE